Le rude chemin a'élève en cour-bes sinueuses. En bas, les plaines fertiles et les arbres géants; au som-met de la colline, le grand plateau; aur le bord de l'escarpement un tapis de brugères fleuries, surmantées près de la triatesse, image de la vie.

L'in horison immense se déroule ; on maire d'in faucon qui a choisi le maire d'in faucon qui a choisi ce il to pour toler le mont et la vallée. C'est ici que se dressa le vieux châts su. Sa piace est marquée par des ruises. Les murailles esson-drées ont semé leurs débris dans les douv s; l'œil retrouve, par la suc-cession des écroulements, les contours de la vaste enceinte; un chapiteau sculpté disparaît sous la mouse; plus loinigit dans le sable un cl. u monstrueux déformé par la rouille. Une haute tour a seule rémisté aux hommes et aux siècles, témoignage vivant d'un passé mort; le lierre a bouché ses lézardes et couranné son front.

Voilà ce qui reste du grand château féodal. Toute une sociétés est piré sur ce coin de steppe, où le berger solitaire mêne aujourd'hui quelques moutons.

Mul n'y songe. Les ruines ne parient plus à l'ame....Nous aimons trop à en faire de nouvelles pour chous attacher aux anciennes. Et d'ailleurs, qui donc est resté fidèle aux ensiegnements de l'histoire? Nos fils ont à peine le loisir d'apprendre hativement à l'école que les châteaux de la France militaire furent des repaires de brigands; ils ne weulent veir que les villages en fiam-mes, la femme, captive au fond du gynécée et le brutal homme d'armes accrochant les paysans aux fourches patibulaires. Le prêtre qui parlait de Dieu est à leurs yeux un fiéau de

Notre contemporain met son orgueil à méconnaître que du château sortit la chevalerie, que le prêtre fit passer dans les mœurs l'amour des sutres, et que la sivilisation moder-ne nous est venue en traversant le pont-levis des vieux manoirs.

O ruines antiques, granit des mieux renversé dans la poussière, créneaux démantelés, vous rappelez un temps qui, malgré ses crimes, eut sa grandeur: méritez-vous denc d'être maudits par un siècle qui, à ses crimes, ajoute la petitesse? Dites aux Français sans préjugés ce que vous avez vu de héros revenant de Bouvines, de chevaliers qui portaient fièrement la croix sur leur poitrine, soignaient les lépreux et

versaient leur sang pour la défanse des opprimes....Dites leur que l'es-prit humain s'est révelllé dans vos grandes salles, aux vibrations de la harpe des trouvères, et que la douce Finfluence de la femme a chassé de wos murs la barbarie. Peut-être alors le penseur s'inclinera-t-il com-Dime le poète devant ce qui fut le berceau de notre race.

J'ai longtemps parcouru la cîme escarpée. Debout, sur les décombres, je m'abandonnais à l'évocation. Le vieux château se relevait jet sortait du ;passé comme d'um nuage. La salle des gardes se peuplait rde fantômes : une noble dame sulvie de ses pages apparaissait vaguement Adans la pénombre ; les coursiers mûchaient leur-mors et piassaient au Fond du présu. J'écartai l'élioulis rqui masquait l'entrée de la chapelle. Tout un pan avait survécu, entre les piliers défaités se profilait encore une voûte ogizale. C'est dans cet asile pieux que les chevaliers faisaient leurs aermeats, qu'ils accom-pliestient la veillée d'armes avant de chausser l'éperon d'or. C'est de cet oratoire qu'ils sont partis pour conquérir Jérusalem ou pour suivre Jeanne d'Arc à Patny. Qui redira jamais leurs noms?

Un silence pesant m'envelappait. A quelques pas, dans un enfonce-ment, j'aperçus des fragments de pierre tombale; vestiges informes de statues, inscriptions devenues illisibles. Sur une tablette en ruines deux tôtes d'homme. Le temps avait limé les traces du ciseau; sur ce moule affrite, le regard distingu-ait à peine un visage humain. Je me penchai longuement. Ces chevaliers avaient expiré leu pleine jeu-nesse, à en juger par la disposition de leur épaisse ohevelure. Réunis dans la mort, ils avaient dû traver. er la vie côte à côte; et le basard voulait qu'après tant de siècles écoulés, leurs images mutilées se retrouvament l'une près de l'autre. Je crus reconnaître à ces signes la révélation d'une fraternité mystétérieuse. Cette pensée, d'abord in-décise, me hanta, prit insensible-ment une intensité singulière. A force de patience, je parvins à dé-

chiffrer quelques mots des épitaphes et j'y trouval des indices à l'appui de ma conjecture. C'est ainsi que les deux chevaliers vecurent dans ma vision, et que je reconstitue une page de l'histoire oubliée du vieux château.

Ecoutez. Tancrède et Robert avaient été élevés ensemble, d'abord pages, puts écuyers du grand baron. Après avoir guerroyé sous ses ordres et fait leurs preuves, ils furent au retour armés chevallers. Amis dès l'enfance, ils devinrent frères d'armes. Ce titre était alors le plus sacré de tous. La fraternité d'adoption l'emportait sur les liens du mag. Les chevaliers, selennellel'épée que pour la même cause, la c'est Caliban et que Caliban, c'est vis de l'un appartement à l'autre : Emile Bergerat. Nester, Colomba me seule couche les recevait pendant la nuit. Qui manquait aux deteirs de cette ampriment étais déclare trafère et parjure : plus que déshonoré : damné. Ce pacte d'abnégation fut un des plus beaux côtés de la chevalerie.

Le suzerain prisait fort pes ciens inges et ne somfrait pas qu'ils le qu'fassest. Non qu'il leur effrit une existence douce, car ses blessures, en le rendant invalide, avalent Tait de lui l'homme le plus grimaud de la chrétienté; mainsa alle unique, la belle Yolande, répandait tant de lois et sant de charmé autour d'eile, Tous et sant de charmé autour d'éle, que la harvanie était un séjour d'éle, aussi populaires dans la foule des femmes sentimentales que les noms de Loti et de Viaud, de Tollieut et de France, cela prouvera certaine-

trompe à pareils symptômes. Elle s'en tint là, car l'un et l'autre lui plaisaient fort, et son embarras eut été grand de choisir entr'eux. Quant aux chevaliers, incapables d'éprou-ver l'un contre l'autre colère ni lalousie, ils maudirent la destinée gruelle, et s'en remirent à Dieu du

soin de décider.

—Ami, dit l'aîné, demain nous chasserons avec Yolande. Si son faucon s'envole à gauche, tu seras 'époux; s'il a'en va vers la dreite, le benheur sera pour moi; quoi qu'il advienne le disgracié fera serment

gauche. Le cadet fut ivre de joie, et tandis que son frère d'armes sellait tristement un cheval de moute, il ouvrit fièvreusement son cœur à celle que le sort lui offrait pour femme.—Pauvre Robert! soupira la damoiselle en tendant sa main blanche au fiancé.-Oui,-pauvre Robert! répéta Tancrède. Ce mot l'avait arraché à l'égoïsme: Il se mit aussitôt à penser aux offres de son compa-gnon. Après réflexion, sa félicité lui parut lourde à porter. Il sp dormit point; l'absent murmurait dans les ténèbres: "Tu m'exiles, nous ne nous versons plus jamais".

Jamais! Des l'aube il quitta le château. Deux jours plus tard, sa monture était fourbue, mais il était dans les bras du fugitif.—Frère, je puis mourir, mais te délaisser pour Yolande, non! L'amour est bien rent ensemble et prirent le chemin de la Terre Sainte. N'ayant pu partager les joies de la vie, ils les avai-ent fuie. Chaque soir ils parlaient de l'amie perdu et la pleuraieet.

Deux longues années s'écoulèrent Les obevaliers revinrent en France, et leur combat généreux recommenca.—Robert, je sais qu'elle n'est pas mariée: va. Ta vue la réjouira: tu es le plus beau de nous deux.--Non, elle doit être tienne; tu es plus brave guerrier que moi. Aucun pe voulait déchirer le cœur

d'un frère, il vécurent ensemble,

tristes et résignés. Or au fond de leur logis parvint la nouvelle qu'un détachement des Grandes Compagnies assiégeait le château du baron, et que celui-ci courait de terribles dangers, ainsi que sa fille. A la hâte, les chevallers réunirent une troupe de vassaux et firent diligence pour sauver leur chère Yolande. Une rude bataille fut livrée par eux de-vant le vieux château, et la tuerie fut notable. Finalement, les ribauds plièrent, le siège fut levé.

compagnon expirant. Yolande ver-

sa d'abondantes larmes, murmurant de voix dolente :- Pauvre Tancrède! -Viens, Robert, dit le vieux baron, tu seras mon fils.—Non , mes-sire: le faucon avait volé à gauche, cette gentilfemme est veuve. Je ne troublerai pas mon frère dans sa tombe en vielant le serment que j'a- artistique lui-même et qui "fasse vais tenu de son vivant. Lui mort et Yolande perdue, rien ne m'est Isabelle Chambon devient poétique-plus. Faites moi la grâce d'être in-ment Rose Syma; Mile Tricaud, humé près de Tancrède, ce sera as-

Ayant parlé de la sorte, Robert piqua des deux et se mit à la poursuite des routiers. Un contre deux cents. Il en assomma peut-être la moitié, mais quand le gentilbomme eut le bras trap fatigué, les manants | celle de corriger les sonorités, défecl'occirent.

Tu as connu de nobles cœurs, ô vieux château!

LES

Un jeune écrivain belge, M. Wiener, qui avait fait jouer sans succès une pièce à l'Athénée-Comique, fait représenter une comédie au premier ou au second des theftres français, nous ne savons plus au juste: ce qui prouve d'ailleurs que les théâtres subventionnés sont extrêmement accueillants aux écrivains étrangers. M. Wiener a signé œuvre : Francis

Voilà sans doute un beau pseudonyme! A quoi servent les peeudonymes? Peut-on dire que les écrivains ont souci de piquer davantage la curiosité du public par prevu, d'un nom qui n'est pas dans la circulation? Mais il paraît trop de livres aujourd'hui pour que la curionité puisse être sollicitée utile-ment par des procédes aussi délicats.

li en est que l'univers connaît. Celui qui les peut réciter de mémoire passe immédiatement pour un lettré. Que M. Anatole France s'appelle Thibaut, M. Pierre Loti Julien Viaud, Gypcombesse de Mar-tei, nul au monde ne l'ignore: M. Courteline a fait assaveir au rublic qu'il s'appelle Moinaux. Comme M. Quesnay de Beaurepaire a tous les genres de célébrité, son nom littéraire, Jules de Glouvet, est beaucoup plus connu que les oeuvres qu'il siment unis, n'avaient qu'un cœur et gna de ce nom. Tout le monde sait qu'une bourse, ils ne pouvaient tirer a Forcalquier qu'Emile Bergerat, mes qui ne connaissent pas Henry Fouquier connaissent Nestor ou Colomba. Le renom du dessinateur Onrand'Ache est considérable parmi les petita bourgeois; mais ils ne savent its que le dessinateur qu'ils aiment simpalie réalisment Rumanuel Poi-ses. O'est la vasie consécration de la gloire, de la grande gioire, on peut presque dire de la gloire durable qu'on connaisse le nom de l'écrivain, de l'artiste qui a toujours signé d'un pseudonyme. Si nous ajoutons que René Maizeroy se nomme le baron

A la fin, ne pouvant se vaincre, ils [ment qu'il y a quelque chose d'in- moins en 'moins caractéristique de [travail le titre même de la commu- [jusqu'au coeur. Il a vraiment grand [introduits par le général Fleu se confièrent loyalement leur secret. explicable dans la gloire littéraire et nos moeurs littéraires. Les pseu-Et la jeune fille? Malgré son inno- que si, d'une part cette gloire pré-donymes se multiplient : ils n'aucence, elle avait tôt deviné. Ces cieuse peut inspirer un juste or ront plus de physionomie, de per-suggestic gentlishommes, si familliers jusque gueil à ceux qui la possèdent, elle sonnalité, ils ne seront plus que des pathie!"

là, n'étaient-lis pas devenus crain-doit, d'autre part, engendrer en eux étiquettes passegères sur une prolà n'étaient-lis pas devenus crain-tifs et rempils d'émoi? Leur gaité l'humité lorsqu'ils considérent ne s'était-elle pas changée en mé-lancolte? Nulle fille d'Eve ne se Certes, on comprend aisément que Mmes Loiseau, Blanc, Vincent, Durand n'aient point jugé ces noms très littéraires et se seient fait un devoir de signer leurs ouvrages : Daniel Lesueur, Th. Bentson, Arvède

Barine, Henry Gréville. En verité, il n'y a aucun inconvenient à ce que telles femmes-écri-vains ne veuillent point passer pour des écrivains femmes. Que Mile Luce Herpin signe Lucien Percy, Mile Ligerot Roger Dombre, Mile Forponnes Paul Junka, la baronne de la Tombelle Camille Bruno, peu importe, si leurs ceuvres sont belles.
Nous ne songeons même pas à nous demander pourquoi Mme Marnière signe Marni ou bien E. Viola; Mme de Bleupeyroux, Louise d'Alcq, Mile Banar de Belley, Gabrielle d'Arvor; ces deux derniers pseudonymes sont de blen beaux pseudonymes mais les noms sont presque aussi beaux. Mme Valette a élu le pseudonyme de Rachilde; la comtesse Fleury, celui d'Ossit; la comtesse de Puliga, celui de Brada: qui dira les raisons

de ces choix ingénieux? Il paraît tout naturel que Mme de Rute, dont l'infatigable activité s'est imprimés en bien des façons, ait choisi et une plusieurs pseudon-ymes: Camille Bernard, vicomte d'Albens. Que Mme Barzalou de Laspeyres ait voulu signer Manoël de Grandfort, on n'est pas très surpris; mais quand on voit qu'elle a également signé Sapho on est d'a-bord un peu interloqué, mais ensuite, -le second mouvement est le bon,on se dit qu'on voudrait bien lire les

grand cas de ce roman. On panètre mieux les motifs qui poussent les actrices,—même les acteurs,-à prendre, au théâtre, des noms de guerre. En vérité, la plupart des actrices changent de nom parce que leur noms de famille sont vulgaires. Et cela peut nous procu-rer une indication presque certaine sur le milien social où se recrutent les comédiens. Les comédiennes, les comédiens sont issus du peuple, et le peuple porte bien rarement des

noms élégants et gracieux.

Voici quelques exemples: JanHading, Jeannette Hadingue; Dudlay, Dulait; Delna, Ledant: Bertiny, Brogniart; Marcelle Lender, Marie Bastlen: Marsy, Brochard; Cassive. Duval; Desciauras, Armand; Odette Dulac, Jeanne Latrilhe; Pierny, Pelletier; Réjane, Réju; Bartet. Re-gnault; Eleven, Canton. Parmi les comédiens vous citerez: Porel, Par-fouru; Lérand, Durand; Noblet, Grenoble; Germain, Poinet. En re. vanche, vous ne rencontrerez guère que Mile Cavé s'appelant E. de Ro-Bientôt le seigneur et la demoiselle quer; Mile Maguéra, Magda de Clascooururent au devant de leurs libérateurs. Robert à ce moment relection comédien s'affublant d'un nom rellement que le théatre ne passe point encore pour la carrière normale des descendantes ou descendants de la vieille noblesse francaise.

Quelques artistes prennent un pseudonmyme parce qu'ils souhai-tent un nom sonore, barmonieux, bien sur les affiches". Ainsi Mlie Thylda; Mlle Biever, Lavalitère: Mile Arnoux, Brandes. Si les artistes peuvent sans tran-

sition nous ramener aux écrivains, nous constatons que la plupart des écrivains qui se résolvent à un pseudonyme, n'ont d'autre intention que tueuses à l'excès, de leur nom familial. Le choix d'un pseudonyme est pour eux une simple mais indispensable formalité; aussi bien, le choix qu'ils font est rarement prétentieux. Il était très légitime que M. Raton devint Jean Gascogne; Durand-Morimbeau, Henri Houx; Simon, Edouard Lockroy; Causse, Pierre Maël; Jogand, Marc Mario; Poignand. Montjoyeux; Le-besgue, Montorgueil; Urbaiu Rou-coux, Paul Burani; A. Cimochwsky, Albert Cim, G. van Ormelingen, Georges Vanor; Boex, Rosny; La-beight, Jean Rameau; Léon Epinette, Léo Tréseniak, etc.

Il a fallu évidemment plus de travail à M. Tournachon pour qu'il devint Nadar. Et ce n'est pas sans application que M. Coste a pu devenir Talmeyr, ou Tardiveau Boyles ve Fourneau, Xanron ou Jean Robin Yann Nibor. Au reste le chansonnier Bouckay, qui avait estimé que le nom de Couyba n'était pas digne tales, a jugé qu'il avait vraiment tout ca qu'il fallait pour faire un nom de député.

D'autres ont pris des pseudonymes littéraires paice que la littérature l'apparition soudaine d'un nom im- est pour eux un délasement et que leur profession habituelle est fort éloignée de la littérature. C'est Cazalis est le poète Jean Lahor. Le distingué rédacteur du "Temps" Léon Laudau a pensé que, pour écrire des livres spirituels et délicats, il ne pouvait conserver son nom de rédacteur du "Tempe": il a pris le pseudonyme de Ludana. Le docteur Encausse s'est appelé Papus pour être mage. M. Paschal Grousset, qui voulait, sous son nom, bouleverser notre société, s'est appelé Philippe Daryl ou André Laurie pour enseigner aux jeunes généra-tions les moyens de la rendre plus

Mais nous nous hâtons, car si les écrivains sont innombrables, les pseudonymes pullulent, et nous serions affait à faire une énumération sans fin. Nous n'avons points parlé de ces pseudonymes de métier, parfois pittoresques: Le Passant, Un Badaud, Le Pompter de sarvice, L'Huissier du Profet, Pas-Perdue; non plus que de ous pasudungmes pertis naturellement de la Vie par lalemne: Parisis, qui convient, di bien à M. Emile le dernier des grands journalistes parisiens plus parisien des journalistes; Ermeline (Hermant), Graindorge (Capus,), Lysis (Donnay), Manche-court (Lavedam), Elizoin, un psyu-donyme tilen curieux pour M. Paul Hervieu.... Pout-être une étendue sur les pseudonymes sera-t-elle de

Télépathie.

Il s'est produit à l'Académie de médeoine, dernièrement, un petit événement qui a passé insperçu et qui mérite d'être signalé. Pour la première fois, il a été question à l'A-cadémie d'un exemple authentique de double vue et de télépathie!

Double vue! Télépathie! Qui le croirait ? On se refuse généralement à admettre la double vue, et tout aussi bien la télépathie. Voir au loin sans le secours des yeux, corres-pondre par la pensée à distance ! Ce sont là, des phénomènes qui seraient presque du domaine de l'occultisme, et les gens sensés professent bien entendu des idées qui sont aux antipodes de l'occultisme.

Et pourtant un membre de l'Académie, un des melileurs cliniciens de France, M. le docteur Lancereaux, s'est exprimé ainsi : "Le docteur Fournier (d'Angoulème) a l'honneur de faire part d'un cas d'autosuggestion avec double vue et télépathie. Ce cas est des plus curieux et, au point de vue de son grand intérêt, il me paraît digne d'un rapport." Et c'est M. Lancereaux qui s'est chargé de ce rapport. Il s'agit d'une fillette auprès de iaquelle M. Fournier appelé consta-ta un état cataleptique complet. Tous les membres ont la raideur d'une barre de fer : maigré les plus grands efforts, impossible de lui aire plier les avant-bras sur les bras et les jambes aur les cuisses, etc. Les yeux sont largement ouverts, les pupilles contractées. Il existe une anesthésie de tous les téguments extérieurs ; les piqures les plus profondes ne donnent lieu ni à la douleur ni à un écoulement sanguin. Les liquides les plus chauds et les plus froids appliqués sur la peau ne produisent aucune sensation.

L'accès a débuté le 31 mars der nier, brusquement, à huit heures et demie du soir. Le lendemain 1er avril, la jeune malade tombait en catalespsie, se revelllait et s'endormait de nouveau pour se réveiller. et ainsi de suite. Cette petite malade est âgée de quatorze ans. Auprès d'elle, quand M. Fournier la vit pour la première fois, le 4 avril, se tronvait une dame F..., venue pour s'informer de sa santé. Cette personne étant sortie de la chambre quelques instants après le départ du médecin, la malade se précipita dehors comme pour la suivre. On la ramena et elle tomba de nouveau en catalepsie pendant un heure. Le 2 mai, la fillette se trouvait à sa fenêtre quand Mme F..., vint à passer. Celle-ci lui dit bonjour en lui faisant signe de la main. Aussitôt l'enfant se rapprocha violemment de la fenêtre comme pour suivre nime r n'ent que le temps de la retenir. Depuis cette époque, chaque fois que Mme F.... passait devant la maison, elle éprouvait comme un coup violent dans la région précordiale, sensation suivie aussitôt d'une crise.

Le 16 mai. Mme F. ., passa le matin devant la porte de la maison. La malade, qui était dans son lit, ne pouvait par conséquent voir dans la rue. Cependant, elle tomba aussitôt en catalepsie et devint raide comme une barre de fer.

Le 21 mai, le docteur Fournier revoit de nouveau la malade avec un confrére et une autre personne au courant des pratiques hypnotiques. Cette dernière essaie, par la sugges-tions, de faire parler la jeune fille pendant qu'elle est en catalepsie. Celle-ci. après une longue attente, répond énergiquement: "Non! non! —Qui t'a défendu de parler? Dis-

le-moi. -Non: non: On lui suggère de pleurer. Les larmes lui viennent aux yeux. On lui suggère de rire. Elle rit aux éclats. On lui commande de lever le bras broit. Et aussitôt, le membre, raide comme une barre de fer, devient souple et, len-tement, elle l'élève assez haut. Puis on lui demande de dire où se trouve, dans l'instant, Mme F....Elle répond qu'elle étend du singe dans son ardin. Ce fut reconnu exact. Donc, double vue.

De cette intéressante observation, il résulte, selon M. le docteur Four-nier, un cas indéniable de double vue. La malade distinguit nettement des pièces de monnaie dans la main fermée. Elle avait vu à dis-tance Mme F... suspendre du linge dans son jardin. Elle s'était perde signer des chansons sentimen- suadée, par autosuggestion, dit M. Fournier, que la présence d'une voisine était toute puissante pour cal-mer les accidents nerveux qu'elle éprouvait et voyait dans quelle pièce de son habitation se trouvait sa voisine et ce qu'elle faisait.

M. Lancereaux rappelle à ce propos un autre cas singulier. Il soignait une jeune femme de vingt-cinq ans, chaque jour prise d'un accès de ainsi que le savant célébre Charles nait une jeune femme de vingt-cinq Richet est en même temps, l'écri-vain Charles Ripheyre; le docteur flèvre vers deux heures de l'après midi. Le sulfate de quinine resta sans effet. Plus tard, cette jeune metade assura à son médecin que ses accès fébriles étaient provoqués par les visites que me manquait pas de lui faire chaque jour sa bellemère: "Je la sens à distance, disaitelle, et mon accès me prend dès qu'elle a franchi le seuil de la maison que j'habite."

Nous aurions plusieurs remarques à presenter au sujet de l'interprétation des faits mentionnés dans le rapport de M. Lancereaux; mais nous serions entrainés trop loin. Ainsi, par exemple, on paraît admettre que les phénomenes observés sont dus à la suggestion. Peut-être dans le cas des pièces de monnaie, car les opérateurs savaient ce qu'il en était. On eût dû faire l'expérience autrement. Mais comment mettre sur le compte de la suggestion la vision de Mme F...., étendant son linge, la perception très net te de l'amie effectuant telle ou telle besogne? Ilu'y a pas la suggestion. Il aurait double vue, s'il était dé-

montré—ce qui n'est pas—que Mile X...a récliement suivi ce qui se passait chez sa vétaine. Mais, sachant ses habitudes, che a pu parler au hasard et le hasard lui auraft été favorable. En tout cas, la sug-gestion n's rien à faire isi. Aussi bien, comme par contradiction, le rapporteur n'a-t-il pas donné à son les yeun des l'emmes et les pénètrent

nication de M. Fournier: "Ces d'hystèrie, catalopsie, phénomenes d'auto-suggestion, de double vue et de télé-

Quoi qu'il en soit, c'est déjà quelque chose d'avoir vu, en l'an 1901, passer dans un rapport académique les expressions de double vue et de télépathie! Il y a un demi-siécle, c'est tout au plus si l'on osait encore parler sans sourire du magnétisme et du somnambulisme artificiel.

Scandées par les colères de la grosse caisse, les parades vont leur train, et au "Grand Cirque Espagnol" le célèbre clown Cascarillo a commencé son boniment. Quelle faconde! Ce petit bossu, qui porte à hauteur d'appui, désespérément engloutie dans la cavité des épaules, une tête intarissable. Les bons mots, les laz-zis, les improvisations heureuses ne lui font jamais défaut, et tous les badauds qui circulent ce soir-là entre le ça et là de grands carrousels de chevaux de bois qui tournent dans un Cascarillo a eu un cri, qu'ont bruit effroyable de mélodies popu- étouffé le bruit des instruments ; laires et de machines à vapeur, aban- aussitôt, il se domine, et entamant donnent la femme-colosse et le son boniment :
dompteur à la mode pour s'esbaudir aux quolibets que Cascarillo, dit Quels "tons su
"Boute-en-Train," débite d'une voix beaux" J'aime.

si comiquement sérieuse. D'où vient-il ? Nul ne le sait. Cascarillo, le grotesque, a "roulé sa bosse" sur tous les tréteaux de France et de Navarre, traînant sa lourde vie parmi le dédain des cruels et la pitié des bons, avant d'aborder le public parisien, dans l'arène du "Grand Cirque Espagnol", où il ob-tient un succès considérable. La faveur populaire lui est venue

tout d'un coup, brusquement séduite par des trouvailles d'une farce irrésistible, peut-être aussi par le reflet d'une intime souffrance qui ne l'abandonne jamais, même au milieu des scènes les plus désopliantes, semant je ne sais quelle tristeme rêveuse sur-le visage de gnôme du pauvre clown !

Son nom, sans qu'on sut pourquoi, a volé un beau matin de bouche en bouche ; le "Tout-Paris lui-même s'est dérangé pour venir le voir. Le "Grand Cirque Espagnol" a dû ou vrir un "bureau de location." Et dans le monde des forains on conte sur 'Boute-en-Train" des histoires incroyables. De grandes dames, à la recherche de sensations inédites, sont venues l'attendre le soir, à la sortie du Cirque, dans des voitures armoriées; on lui a offert des sommes folles pour avoir l'honneur de souper en tête-à-tête avec lui. Mais Cascarillo, dans une carcasse grotesque, possède une âme blanche et pure. Il a tout refusé.

— Je ne mange pas de ce pain-là!

Du reste, son cœur est pris, et il suffit pour s'en assurer de voir avec quels yeux il regarde de temps à autre une belle fille qui se promène sur l'estrade, trainant un long manteau de soie couleur cerise, dont les plis supérieurs la coiffent à la Romaine.

Costume bizarre, n'évoquant au cune époque, mais chiffonné avec un certain charme fantaisiste, recou-vrant d'ailleurs un corps merveilleusement dessiné.

La jeune fille passe et repasse, travers la rangée de musiciens souffiant dans leurs instruments, devant les tolles peintes où sont figurés des Indiens capturant au lasso des chevaux sauvages, sous le cliquetis des lampes que le vent du soir balance à un fil de-fer.

Cascarillo suit tous ses mouvements, le regard allumé d'une flamme d'adoration, tout en engageant, pour faire rire le public, une conversation burlesque avec un singe juché sur son épaule.

Comment cet amour était-il entré dans le cœur du pauvre diable? Par quelle aberration le pauvre clown contrefait avait-il pu concevoir, l'espérance de toucher le cœur de la 'Femme volante'', l'"étoile" de la troupe? A vrai dire, il en restait le premier stupéfait. Ce devait être sans doute, parce que, pitoyable au maiheur des faibles, elle ne l'avait point accueilli tout d'abord par des sarcasmes comme tant d'autres!

Le soir où. entre deux cabrioles, il eut l'audace de lui déclarer son amour et de lui demander de devenir sa femme, Flamine se contenta de sourire, flattée au fond de l'hommage du bossu, qui avait la réputation de rester insensible aux charmes du beau sexe; elle ne dit ni oui ni non, se retranchant tout bonnement derrière son peu de goût pour le ma-

-Plus tard, on verrait!.... Il n'en fallut pas davantage pour éveiller de joyeuses illusjons dans ce pauvre coeur qui n'avait jamais aimé. Et, à partir de ce jour, Cancarillo redoubla d'esprit et de drôlerie pour conquérir les bonnes grâces de Fiamine. Il se dépensait sans compter, heureux lorsqu'il pouvait amener un sourire sur les lèvres roses de la saltimbanque. Du coup, sa réputation gagna de cent coudées!

Si Boute-en-Train était si drôle. c'est qu'il était amoureux et qu'il cherchait à conquérir un coeur parle rire, ce qui, après tout, s'il faut en croire Rabelais, "est une méthode et un artifice comme d'austres".

Cascarillo amoureux !.... voilà qui n'était pas ordinaire!

Cependant, depuis quelques jours, le clown est inquiet. C'est en vain qu'il a trouvé de nouveaux calembours qui fout pâmer d'aise son auditoire, Il jette un regard en des-sous à Flamine, qui semble avoir désappris le sourire, ce sourire qui était toute sa joie! Il lui apparaît clairement que la jeune fille est devenue tout-a-coup nerveuse, maussade. inquiète, et Boute-en-Train tremble d'avoir deviné la cause de ce changement à vue. Depuis que le directeur, un peu

"rouillé" par l'âge, ne "travalle plus en piste", on a engagé un tout

"gentleman", il fait le travail de haute-école sur son superbe cheval noir! Sa cravache cingle les flancs de la bête, qui se dresse sur ses pieds

de derrière, comme en fusie. Ruse Lison, la dressense d'animaux savants et l'ennemie intime de Flamine, l'admire positivement. Et qui sait si Flamine elle-même a pu rester insensible aux avances du beau cavaller? Ce serait une excellente occasion de causer quelque dépit à cette "poseuse" de Rose, et Cascarillo qui conneît la rivalité ja-louse des deux femmes n'est pas sans inquiétude sur le résultat final de cette aventure.

Justement, voici M. Frank qui,

dans l'attente de la représentation, apparaît au "bureau," la cravache à la main, la boutonnière victorieusement piquée d'une rose. Il mur-mure quelque fadaise à l'oreille de Flamine, qui se retourne avec un petit signe de tête amical. Galam-ment, l'eauyer offre la rose avec un madrigal à "la charmante enfant," et celle ci de tendre son corsage où le jeune homme tixe lui-même la deur. Mais, auparavant. Flamine a pris

soin d'enlever un ceillet qui était à la place occupée maintenant par intelligente et douce, a un bagout la rose. Or, cet cellet, c'est Bouteen-Train qui vient de le lui offrir. Mais, indifférente et froide, sans même prendre garde si l'infortuné la voit, elle arrache la fleur et la jetpont de Neufly et la Porte-Malliot, I te à terre où, désespérée, mourante, par mi le double rang de tentes coupé elle se tord, symbolique, sous les bottes de l'écuyer. Cascarillo a eu un cri, qu'ont

- Ecoutez-mol cet orchestre!

beaux'' J'aime ces 'tons beaux là''!
Ah quel ''ré chaud''! Remarquez
comme le ''ré glisse ''! Ainsi parle Cascarillo. Mais sa voix tremble malgré lui, son visage se contracte dans une horrible grimace. Et une larme, une grosse larme-larme amère du pauvre bossu condamné à la raillerie des femmes et au mépris des hommes, - jaillit de son œil, et c'est avec des san-

dernier truit : - Voulez-vous savoir, messieurs et mesdames, quelle ressemblance il y a entre une chanteuse de l'Opéra et votre garçon d'écurie ? Elle est blen derrière, prêts à absisser le mar simple ! C'est qu'ils connaissent abanime de troit de la connaissent abanime de troit de la connaisse tous deux "les trilles" (l'étrille)!

glots dans la gorge qu'il lance son

On rit, et Cascarillo reprend : - Entre: !... Entrez !.. On va

Le "Grand Cirque Espagnol" absolument bondé, c'est dans toutes les bouches des exclamations enthousiastes, avec des cris de peur, quand Fiamine, ta- Femme volante, se suspend aux trapezes mouvants, les lache, les ressaisit, s'élance à travers l'air, ses bras ayant des mouvements d'ailes ouvertes. Elie plane sur toutes les têtes éblouissante de paillettes d'argent parmi l'apothéose du gaz et de la

lumière électrique. Puis, un fou rire s'empare de toute la salle, quand "Boute-en-Train" --monte péniblement, avec toutes sortes de contorsions, à la corde à noeuds pour s'élancer ensuite dans les airs et....tomber lourdement dans le filet minuscule placé à son

intention au centre de la piste. Il lui suffit pour cela de lacher le trapèze au moment propice: de la souplesse et un peu d'attentionrien de plus'

C'est un des gros succès de la soirée.

Mais voici que, du haut de sa cor de Cascarillo, qui suit Flamine du regard, dans l'envolement gracieux d'un trapèze à l'autre, la surprend au moment où elle envoie un baiser à quelqu'un qui est placé à l'entrée de l'écurie, et ce quelqu'un est M. Franki

Ainsi, pendant cette minute dangereuse où la moindre distraction peut être, sinon la mort, du moins quelque membre rompu, Flamine n'a d'yeux que pour le bel écuyer! Où sont maintenant les beaux rêves du clown? ... A près tout, c'est bien fait!... Qu'allait-il donc s'im-aginer?... N'est-il pas condamné, l'infortuné, de par la nature même, à n'avoir rien d'un être humain, n'être qu'un fantoche qui pleure et dont on rit, à ne jamais connaître

ni les caresses bégayées de l'enfant -Ah! mon Dieu!. Une rumeur horrible! Des cris dé chirants! Un tumulte indescripti

ni les tendres étreintes de l'épouse.

Tout le public enjambe les gra dins, descend dans l'arène et s'agite avec des gestes d'horreur, autour d'une masse de chair convulsivement remuée par l'agonie, qui est venue s'abattre, dans une mare de sang, sur le rebord de la piste. C'est Cascarillo, dit Boute-en-Train, qui, en voyant Flamine envoyer son baiser au bel écuyer. 2. avant le moment indiqué, lâché vo lontairement son trapèze afin de manquer le filet et de faire son der nier saut dans l'éternité:

Ecuries impériales.

M. Troude est très affairé depuis qu'est devenue officielle la nouvelle de la visite des souverains russes. Qui est M. Troude? C'est le piquear de l'Elysée, le successeur du célèbre Montjarret. Dong M. Troude est très affairé. Les écuries présidentielles ne sont pas brillantes et il doit se préoccuper de les rendre "présentables" pour le mois prochain. Le temps presse; il faut s'occuper de la livrée, il faut choisir des "postiers" pour Compiègne; il faut passer une inspection minutieuse de la carrosserie, des attelages, des harnais, de tout enfin. Et M. Tronde est surmené....

Car, dans les grandes occasions. le iaxe des équipages est pour la curiosité populaire une des ma-nifestations de la représentation d'un chef d'Etat.

A aucane époque, pensons. nons, depuis le siècle de Louis XIV on m'était arrivé à une organisation aussi grandiose et aussi bien entendue que celle

air, M. Frank, quand vêtu en correct à la Cour de Napoléon III. No en sommes loin, M. Loubet " gnante". Le budget des écuries de N

poléon HI était un des plus éi vés de la cassette impériale. nombre et la beauté irréproch ble des chevaux, la fraicheur l'entretien des équipages, de harnais, des livrées, le nombrer personnel employé explique cette dépense.

La couleur baie avait été qu formément adoptée pour les ca rossiers et les postiers. Le blar et le noir étaient bannis.

Les écuries de l'Empereu étaient aituées au quai d'Oreas Tout is personnel, les cocher piqueurs, palefreniers, y étaien logés avec leur famille pour plupart.

L'hôtel portant le No 99 éta habité par le comte Davillier Re gnault de Saint Jean d'Angely premier écuyer de l'Empereur, e par le baron de Pierres, premié écuyer de l'Impératrice.

Le personnel était conduit m litalrement, avec un ordre irre prochable et une blenveillanc qui faisait de ces braves gens u personnel d'élite et tout dévoué Les grande parrossiers du sei vice des danmouts étalent asse

nombreux pour qu'au moment de l'Exposition chacan des souve rains de passage à Paris ait et à ses ordres deux de ces équipa Quela "tons surs" et quels "tons ges. Ces daumonts étaient les voitures de promenade dans les quelles l'Empereur et l'Impéra trice sortaient généralement Paris. C'étaient de grandes calèches

à huit ressorts, haut suspendues La caisse et les roues peintes et vert avec des rechampis rouge vermillon. La couronne impériale et les chiffres L. N. enlace peinta aur chaque portière. Deui valets de pied, en livrée vert e or, se tensient sur le siège de chepied de trois marches mobi les, qui se repliait dans la voil ture, dont l'intérieur était en cuir vert foncé. Ces daumouts, toujours atte-

lés de quatre chevaux, étaient conduites par des postillons vétue de la culotte de pesu blanche avec bottes à revers, la caraque de velours vert à trois rangs de boutous d'or, épaulieres à franges d'or et cape à glands d'or également, dont les longs brins convrsient presque entièrement le fond. Ils tensient un fouet-cravache à la main et conduissient an grand trot, évitant les chocs avec une adresse admirable et une sûreté morveil-

Ces postillons étaient des en fants de quinze à seize ans. Quelques uns étaient si petits que, ne pouvant atteindre l'encolure des chevaux, il faliait les

mettre en selle. Le soir, pour aller au théatre, les jours de pluis, l'Empereur prenait une grande berline avec siège à houpe et deux valets de pied debout derrière la voiture. Cette berline était doublée de

satin vert capitonné de rouge. Il y avait constamment dans la cour des Tufleries deux brougham attelés, petits coupés très légers dout l'unique cheval, excellent trotteur, était toujours

prêt à partir au moindre signe Le général Fleury habitait, au Louvre, le pavillon Uaulaincourt. Il y avait là une petite fraction des écaries, san d'avoir plus à portée des chevaux prêts à tout événement. Lorsque la Cour était à Saint-Cloud, le service était fait en poste, de même que dans les déplacements de Fontaine-

bleau, Compiègne et Biarritz. Les postillons avaient alors le costume traditionnel, avec la perruque poudrée à cadeneties attachée dans le chapeau. Pour le petit service, ils mettaient la

culotte en pean verte. Ce service de la poste impériale était fait par cent cinquante junients postières de premier ordre. Bien que la couleur baie eut été adoptée pour tous les chevaux, l'Empereur montait souvent des chevaux siezans.

Outre les équipages de la Cour. Napoléon III aimait à conduire et sortait souveut en phaéton à Paris. Cependant, dans les dernières années, il y avait à peu

près renoncé. La belle tenne, la grande allare des équipages de l'Empereur dues à la remarquable administration de général Fleury, furent une des choses qui causéreat le plus d'admiration aux souverains pendant leur visite à l'Exposition. Il est peu probable one Nicolae II sera aussi 6merveillé des équipages de M. Loubet.

PENSEES.

Celui qui n'aime pas vit sans peines ide cœur.

... Du malheur la touchante pein-Exerce son pouvoir sur l'âme la plus [dure.

Quels que soient ses penchants, le [sage les surmonte; C'est de nous que dépend ou la gloire ou la honte.

Les moments sont trop chers pour les perdre en paroles. C'est un pesant fardeau d'avoir un

grand mérite.